



Dieu et la Silicon Valley

Résumé et commentaires de lecture, Gautier Bergeret,
janvier 2022

Références

[Dieu et la Silicon Valley](#), Eric Salobir, mars 2020

Prologue

Lire les § 29 à 34 et 42 à 50 de [Fratelli Tutti](#)

Voir la vidéo <https://www.youtube.com/watch?v=nEAlpPalG2k>

Introduction

Quand vous avez fait vos achats de Noël, vous vous êtes peut-être allés à la Fnac dans l'espoir de trouver une tablette ou un gadget *high-tech*, moderne, qui pourrait faire plaisir à vos enfants. Vous avez déambulé devant les présentoirs, un peu ahuris devant la myriade d'objets à votre disposition, et dont les montants sont rarement bas. N'arrivant pas vraiment à vous décider, vous parcourez d'autres rayons pour vous aérer un peu l'esprit, ceux des DVDs, des CDs, des livres... Mais vous en prenez encore plein la tête ! Les possibilités sont tellement multiples que vous ne savez sur quoi vous arrêter... Vous ressortez finalement de là les mains vides, l'esprit saturé, vous demandant encore quel achat aurait mieux valu que les autres. Vous restés étonnés devant la foule des visiteurs qui, eux, ont su se décider, soit pour tel objet dernier cri, soit pour un coffret d'une série Netflix. Un élan de romantisme vous saisit, devant cette sensation de ne pas être emporté par la vague sur laquelle semblent pourtant surfer avec aisance tous vos contemporains. En vous retournant, vous contemplez ce temple du consumérisme ultra-connecté, dont vous reconnaissez inconsciemment le patronage, celui de la *Silicon Valley*...

Dieu et la Silicon Valley en un mot : écrit par un dominicain au parcours étonnant, c'est un livre foisonnant d'idées, de questions et de références de science-fiction qui ont trouvé une résonance particulière dans le lecteur que je suis.

Disclaimer 1 : Ce livre est tellement foisonnant que, dans cette synthèse, je serai loin d'avoir épuisé toutes les réflexions contenues dans le livre. Pire, je vais sans doute mettre en valeur des idées mineures et passer sous silence des passages importants. Pour aider le lecteur, mes apports personnels sont écrits en bleu.

Disclaimer 2 : Dans toute la suite, quand je dis « américain », ne nous méprenons pas, nous pourrions aussi bien dire « occidental » ou « européen » et même « français », à quelques exceptions près (heureusement !).

A] Biographie de l'auteur

Cette biographie est essentielle tirée du livre lui-même (p.18, 26, 39) où l'auteur se présente en quelques mots ainsi que de sa bio sur le site de la CNN (mais pas que !).

Eric Salobir est issu d'une famille d'enseignants. Sa mère était en effet professeure d'EPS et son père enseignait la technologie. De là provient certainement sa vocation pour la transmission des savoirs, mais pas pour le sacerdoce puisque ses parents n'étaient pas pratiquants ! Il découvre la foi catholique tout seul, « dans son coin », entre 9 et 10 ans en tâchant de répondre à la question *pourquoi y a-t-il quelque chose plutôt que rien ?*

Eric est très enthousiaste et, surmontant sa peur de se voir plongé tout nu, comme Clovis, dans la cuve baptismale devant la foule des badauds, il demande le baptême. Sa foi est donc bien chevillée au corps mais, au collège et au lycée, sa ferveur pour la Bible et les Evangiles diminue quelque peu au profit d'ouvrages de science-fiction. Il reprend ses lectures bibliques alors qu'il étudie en école de commerce à l'ISC Paris. Il travaille ensuite comme banquier d'affaires pour des grands comptes au Crédit Lyonnais. Au bout de trois années qu'il considère toujours comme « passionnantes », il décide en l'an 2000 de rejoindre ce à quoi il se sentait appelé, l'Ordre des Prêcheurs !

Pourquoi avoir rejoint les Dominicains ? Pour l'importance accordée à l'étude et à la transmission. *Contemplare et contemplata alii tradere*. Transmission qui s'incarne avant tout dans la Mission et dans la quête de la vérité.

Au sein de l'Ordre, il a été rédacteur en chef de la radio ROC FM et membre du conseil d'administration de la Fédération des radios chrétiennes. Il a fondé la « start-up » (comme le dit le CNN !!) **Retraite dans la Ville** (<https://www.retraitedanslaville.org/>) et a été responsable de la production des médias numériques pour **Le Jour du Seigneur** (<https://www.lejourduseigneur.com/>) sur France 2.



A partir de 2012, il devient membre de la curie générale des Dominicains à Rome où il est responsable des médias et de la technologie. Sous l'impulsion de l'Ordre des Prêcheurs qui constate le manque de personnes présentes au point de confrontation entre raison et foi, entre science et transcendance, dans le domaine des technologies émergentes, il fonde la même année l'ONG **Human Technology Foundation** (<https://www.human-technology-foundation.org/>) dont il en est encore le président et dont Reid Hoffman, fondateur et dirigeant de LinkedIn, est membre du comité d'administration. Mais, cette année-là, il fonde surtout **Optic Technology** (<http://optictchnology.org/index.php/fr/>), un réseau d'experts scientifiques ou techniques, de chercheurs, d'entrepreneurs, de grands patrons de la tech, de clercs, de théologiens, de philosophes, d'anthropologues, de sociologues, de communicants et de juristes dont le but est de veiller aux enjeux éthiques de ces nouvelles technologies.

Voyageant entre le Vatican à Rome et la Silicon Valley au sud de San Francisco, entre Oxford, Boston, Genève, Toronto et son couvent du Faubourg Saint-Honoré à Paris, Eric Salobir rencontre les grands chercheurs et entrepreneurs dans les nouvelles technologies, s'entretient avec de nombreux experts, actuels ou anciens, de Google, Apple, Facebook, Amazon, Microsoft, etc. et est même le conseiller du président de Salesforce, Marc Benioff.

Eric Salobir est également membre du conseil d'administration d'Aleteia et, depuis le jeudi 11 février 2021, membre du Conseil National du Numérique.

B] Résumé et commentaires de lecture

I] Un monde tiraillé

Tout au long du livre d'Eric Salobir, l'Homme paraît en proie à différentes oppositions voire contradictions. Parcourons-les ensemble.

1. Maître ou esclave ? Notre rapport à la technologie.

Peur de la singularité vs Pas de réflexion de fond et servitude volontaire.

Nous avons tous peur de la singularité, i.e. du moment dans l'Histoire où l'Homme aura créé des I.A. autonomes plus intelligentes et puissantes que lui mais, pour autant, nous n'avons aucune réflexion de fond sur le web, pas même dans nos cercles politiques et intellectuels (p.11, 65). Sans avoir besoin d'accuser nos responsables (nous y revenons en I] 4.), ne nous rendons-nous pas volontairement esclaves de nos objets connectés, des applications et des moteurs de recherches en acceptant qu'ils nous offrent le plus de services possibles en échange de... nos données personnelles, comme Faust troquant son âme contre davantage de plaisirs sensibles ? En souhaitant en avoir toujours plus pour de l'argent qui n'est pas dépensé par nous, mais par ceux qui convoitent nos informations personnelles ?

Servitude à l'échelle de l'Histoire humaine

La question peut même aller plus loin : l'Histoire humaine est-elle maîtresse ou esclave de la technologie ? Est-ce la boussole qui a conduit Christophe Colomb en Amérique et l'imprimerie qui a propagé la Réforme, comme si nous subissions malgré nous les conséquences de nos inventions, ou sommes-nous maîtres de nos destins ? (p.71)

Dans cette dialectique où **l'Homme crée des inventions qui, en retour, le façonnent**, modifient sa manière d'être humain (p.12, 285) et modèlent nos sociétés (p.73), il apparaît clairement que, si l'Homme laisse libre court à sa créativité technologique, il pourrait bien la subir et aller dans le mur (p.59) car la création et la diffusion de nouvelles technologies d'une part, et la population humaine d'autre part, croissent exponentiellement ! (p.61 à 65).

Ceux qui restent maîtres vs ceux qui en seront les esclaves

Une autre dialectique maître-esclave autour de la technologie s'installe, plus pernicieuse. Si les efforts technologiques visent d'un côté à éliminer la pénibilité du travail en l'automatisant et en le robotisant le plus possible, et de l'autre à fournir le plus de contenu possible aux utilisateurs d'écran, alors nous nous dirigeons vers une société où il y aura d'un côté les « riches », i.e. les concepteurs, les créateurs et les artistes qui, restant maître des technologies qu'ils exploiteront (p.122), auront le privilège d'avoir du travail et qui, bien éduqués, auront le souci de se maintenir, eux et leur progéniture, le plus loin possible des écrans (p.161), et de l'autre côté les « pauvres », condamnés à ne pas avoir de travail car remplacés par le robot ou l'I.A. (p.122) et à errer dans un monde de loisirs virtuels, gavés de contenu numérique (p.161). Interrogez les responsables des centres d'accueil du Secours Catholique et vous verrez si ce n'est pas déjà le cas... Un monde où, finalement, être « humain » est plus cher que la technologie (p.161).

En guise d'ouverture, il est intéressant de noter que rendre l'Homme maître de l'IA est précisément le combat que mène la CNIL (<https://www.cnil.fr/fr/comment-permettre-lhomme-de-garder-la-main-rapport-sur-les-enjeux-ethiques-des-algorithmes-et-de>).

2. Paradis ou enfer ? Rêve ou cauchemar ? Création ou destruction ? Ce que l'Homme fait du monde et de la société dans laquelle il vit.

Révolution numérique vs Changement climatique

Dans la mesure où nous vivons un moment de l'Histoire où la révolution numérique, qui est de l'ordre de la révolution cognitive au même titre que l'apparition de l'écriture puisqu'elle impacte en profondeur notre rapport à la mémorisation et à la transmission de la connaissance, se superpose à la menace profonde du changement climatique, cette révolution numérique pourrait aussi bien constituer notre plus grande menace que notre plus grande chance pour contribuer à un monde meilleur. (p.11, 15, 65, 279)

Techno-démocraties vs Techno-autocraties

Les nouvelles technologies peuvent servir en effet aussi bien à construire une utopie ultra-libérale post-New Age comme en Californie ou, plus modérément, des techno-démocraties comme nous les connaissons en Europe, que la dystopie d'une techno-autocratie répressive et liberticide comme la Chine. (p.18)

3. Qu'est-ce que l'Homme ?

Au milieu de toutes les promesses et menaces des nouvelles technologies, l'Homme se projette, plus ou moins malgré lui :

- sur la bête, soit parce qu'il se considère comme rien d'autre qu'un animal plus intelligent que les autres, soit parce qu'il se transforme en véritable monstre dans certains contextes ;
- sur la machine, par la fusion médicalement assistée homme-machine ou par assimilation dans ce que nous appelons « humains » de robots et d'I.A. au demeurant plus attentifs, empathiques, compréhensifs et disponibles aux autres que nous-mêmes ;
- ou enfin sur l'ange, i.e. un dieu, immortel, toujours jeune. (p.32)

« *Ce qui distingue un humain d'un robot, c'est évidemment que lorsque montre il y a, il n'est pas celui qu'on pense* » (p.112)

4. Avec ou sans Dieu ? Le sens que nous donnons à nos actions

Vatican vs Silicon Valley

Reprenant le titre du livre, toutes ces oppositions culminent en mettant de front le Vatican et la Silicon Valley. Tous deux ont en commun d'être relativement récents dans leur création ou leur apparition, datant du 1^{er} ou du 2^{ème} tiers du XX^{ème} siècle, d'impacter des centaines de millions de personnes et d'être assez concentrés géographiquement. Cependant, si le Vatican garde, actualise et transmet une tradition philosophique et religieuse depuis plus de 2 000 ans, la Silicon Valley n'a que 50 ans d'existence, concentre 73 des 143 milliardaires des nouvelles technologies et, dans le domaine, constitue à la fois une métaphore (celle des technologies informatiques), un fantôme (celui de l'éternelle jeunesse, de l'omniscience, de la conquête spatiale) et une idéologie (celle de la

disruption, i.e. de la création et de la rupture permanentes) d'où est absente toute idée de Dieu (p.9, 11, 41, 51).

Dimension individuelle du sacré vs Dimension collective du sacré

Le sacré n'a pas pour autant disparu de la Silicon Valley, c'est en fait qu'il a davantage pris une dimension individuelle (wellness, méditation de pleine conscience, engouement pour les spiritualités asiatiques... revues à la sauce américaine), par opposition à la dimension collective, caractéristiques des religions, et notamment du christianisme. Pour l'auteur, ce basculement constitue une véritable « **crise de civilisation** » (p.19).

De la dimension personnelle du sacré à l'individualisme forcené

Nous vivons ainsi dans une « *période hyperindividualisante et déshumanisante parce que sans horizon commun autour de la vie* » (p.162), où nous sommes animés par l'optimisation de notre seul intérêt personnel, évaluant les politiques publiques à leur seule efficacité pour coordonner les différents intérêts particuliers, sans lien durable et charitable avec la communauté, la ville, le pays (p.208 et 209). Preuve de cet individualisme forcené, reléguant définitivement à l'autorité publique la seule fonction de coordonner les intérêts particuliers, il est de plus en plus mal venu aujourd'hui d'intervenir dans un lieu public pour régler un conflit qui éclaterait entre deux personnes ou pour faire remarquer poliment, constructivement à quelqu'un que son attitude dérange le groupe. Imaginez-vous seulement dans un train face à une telle situation. Où est la correction fraternelle (Mt 18,15-17) ? Où est le vivre ensemble, où chacun sacrifie un peu de sa liberté, de sa toute-puissance, de son auto-détermination, de ses intérêts personnels, de son confort au profit du bien commun ? Où est le contrat social qui nous relie d'abord horizontalement entre être d'égale dignité avant de nous relier verticalement au Léviathan ?

Accélération des innovations technologiques vs Suspicion croissante envers la science

Si la Silicon Valley n'a foi que dans ses capacités d'auto-réalisation par la science et la technologie, l'Histoire, notamment le XX^{ème} siècle, a montré que le progrès technique n'empêche pas la barbarie (bombe atomique, *killing birds*). La foi dans le progrès est donc ébranlée. La science est suspecte. Pour autant, le rythme des innovations technologiques ne cesse de s'accélérer comme nous l'avons déjà dit. Etonnante contradiction n'est-ce pas ?

Comme le dit si bien l'auteur, « *nous sommes passés d'un monothéisme du progrès à un polythéisme des nouvelles technologies* » (p.73).

Or, dans les polythéismes, il y a les « bons » dieux et les « mauvais » dieux. Nous en revenons ainsi au premier paragraphe de cette section (I] 1)). Si nous nous fions aux nouvelles technologies comme aux dieux des mythologies antiques avec leurs effets bénéfiques ou néfastes selon les cas, alors nous sommes en sommes les jouets comme nos lointains parents croyaient l'être vis-à-vis des divinités. Cette image illustre également assez bien la perception que nous avons des nouvelles technologies, tout autant sources d'espoir que de crainte, selon qu'elles peuvent apporter un progrès considérable (dans le domaine médical par exemple) que constituer une vraie menace pour notre liberté (considérons par exemple le potentiel de répression étatique décuplé par la détection des visages).

De la paresse intellectuelle de faire des nouvelles technologies les seules forces agissant sur le monde...

La parabole du veau d'or invoquée par Eric Salobir est, dans cette perspective, salutaire. Elle nous ouvre les yeux sur notre paresse intellectuelle, qui nous invite à faire des nouvelles technologies des idoles qui apportent le confort moral de ne pas nous laisser faire face à notre devoir, difficile mais

ambitieux, de penser par nous-mêmes et de prendre notre destin en main. L'opium des peuples ? C'est de se laisser paresseusement porter à croire que le progrès technologique débridé et ses potentielles crises sont, inéluctablement, les seules forces qui agissent sur notre monde. Nous sommes profondément libres d'utiliser nos inventions « *comme bon, ou mal, nous semble* » (p.82) ce qui nous en rend responsables (p. 263) et ce qui fait notre dignité d'être humain.

...à la prétention de se prendre pour Dieu quand on est concepteur de nouvelles technologies

La Silicon Valley n'a donc pas foi en Dieu, mais en ses créations technologiques qui influent tant notre manière d'être humain et bouleversent tant nos sociétés que nous en faisons des dieux (car nous leur soumettons notre libre-arbitre). Un expert ès technologie à la Silicon Valley, déjà dans la position dominante de fournir des dieux numériques à la société humaine, n'a donc qu'un pas à faire pour s'imaginer un jour devenir Dieu lui-même en créant des robots plus habiles, persévérants, empathiques et serviables que les êtres humains ou en permettant aux êtres humains d'être à l'abri de toute dégradation biologique externe (maladie, accident) ou interne (vieillesse). Et encore un autre pas pour s'imaginer **créateur de Dieu** lui-même, en mettant au point une super I.A. qui surpasserait l'esprit humain dans son intelligence et sa créativité et qui, ayant connaissance de toutes les données possibles et imaginables (sociologie, psychologie, données personnelles, sciences physiques, météorologie, économie, géographie, démographie), serait en mesure de résoudre tous nos problèmes économiques et scientifiques et deviendrait, ce faisant, maître de notre Histoire (p.19, 262, 283). Voyez-vous où nous en sommes rendus ? A la singularité, à nouveau au premier paragraphe (I] 1)) ! Créer une « Machine-Dieu » pour en faire un « Dieu-Machine » et y confier aveuglément toutes nos décisions, c'est se dédouaner de toutes nos responsabilités, et perdre notre qualité d'être humain (p.263). Et ce faisant nous revenons au troisième paragraphe (I] 3)) : à vouloir se prendre pour Dieu ou supérieur à Dieu, nous n'en devenons finalement que plus animal.

L'I.A., machine à fabriquer de l'irresponsabilité

Si l'enjeu est finalement de confier, par paresse ou facilité, notre responsabilité aux algorithmes, l'auteur souligne que les I.A., utilisées dans les statistiques économiques nationales, sont des dispositifs typiques de « *fabrique de l'irresponsabilité* » (p.131), dès lors qu'elles sont utilisées comme des références absolues et non comme des outils d'aide à la décision. En effet, les « *chaînes de vérité* » (p.82) constituées d'experts, de rapporteurs, de journalistes et de politiques, qui permettent de remonter de la situation locale aux centres de décision concentrés à Paris ou à Bruxelles, sont devenues extrêmement longues. Elles ont donc recours, à chaque étape, à des indicateurs statistiques de plus en plus synthétiques et l'I.A., avec son incroyable capacité à transformer de tels indicateurs en critères de décision et finalement en actions, est devenue un outil au profit duquel bon nombre de décideurs sont tentés de confier leur autorité.

De ce sentiment que la responsabilité des décideurs a été transférée aux machines où la situation réelle locale, faite d'hommes et de femmes en chair et en os, a été transformée simplement en chiffres anonymes, en un monde virtuel à la *Matrix* où nous ne sommes que des nombres, découle assez naturellement la crise de confiance que nous connaissons aujourd'hui dans la politique. Surtout quand ces machines, ces I.A., sont seulement optimisées par rapport aux lois du marché... Il est à noter que cette dilution de la responsabilité humaine par l'irruption des I.A., et donc de la déshumanisation de notre monde au profit de la technologie, est effective depuis longtemps dans le domaine de la finance, déjà fortement présente en techno-démocratie et menace fortement les domaines de la justice et de la guerre (p.171 et 131).

D'où la question de l'auteur, qui nous ramène au troisième paragraphe de cette section (I] 3)) : la « *société mondialisée perd-elle son humanité en se numérisant ?* » (p.91). Eric Salobir rappelle ici les

recensements démographiques qui, dans la Bible, se passent toujours très mal, car toujours perçus par la population comme une volonté abusive du pouvoir d'avoir la main mise sur le réel, alors que la Création n'appartient qu'à Dieu.

La démarche déshumanisante de réduire des hommes et des femmes à des statistiques dans une grande moulinette algorithmique fait écho à ce qui a démarré un siècle et demi plus tôt, et qui se poursuit toujours aujourd'hui, dans le monde industriel où des hommes et des femmes ont été réduits au travail à la chaîne, à être « des rouages parmi les rouages ». Cette tendance à « perdre du côté moral ce que l'on gagne côté technique » (p.107) mène directement à des catastrophes humanitaires comme Auschwitz ou Hiroshima. A quelles catastrophes humanitaires conduira la réduction des hommes et des femmes aux chiffres ?

Un échappatoire technologique à cette main mise technologique ?

En réaction à cette construction de la société, à ce contrat social déshumanisé par la réduction statistique, nous trouvons les *smart contracts* (p.200), ces transactions réalisées sur Internet qui, grâce à la technologie de la *blockchain*, sont absolument inviolables et infalsifiables. Plus besoin d'avoir confiance dans la personne avec qui l'on traite, la *blockchain* fait cet intermédiaire ! Et devinez à quoi ces transactions en *blockchain* se sont d'abord appliquées ? Au Bitcoin, la plus célèbre des crypto-monnaies, c'est-à-dire à de la création et de la diffusion monétaires, domaine « *typiquement régalien* » et relevant normalement de l'autorité exclusive de l'Etat. Au-delà du plaisir de l'ironie de cette situation, où la technologie est retournée contre ceux qui en abusent, remarquez son vice : quand une combinaison de personnes et de technologies suscite une crise de confiance dans le contrat social, ce contrat social est remplacé par des systèmes où la confiance entre êtres humains n'est plus nécessaire. Est-ce l'humain que nous voulons promouvoir (I] 3)) et la société que nous voulons construire (I] 2)) ?

Voici toutes les questions qui *doivent* préoccuper l'humanité eu égard au développement technologique, telles que présentées par l'auteur. Se laissant découvrir au fur et à mesure tout au long du livre, découvrons maintenant les réponses qu'il souhaite y apporter.

II] Comme un veilleur

Ces tensions autour des questions existentielles montrent que l'Homme est aujourd'hui profondément tiraillé et, finalement, un peu déboussolé, car il peut œuvrer dans toutes sortes de directions sans qu'il n'ait de critères pour choisir l'une plutôt que l'autre ni, pire encore, de repères pour savoir quelle direction il a pris en effet.

Aubaine ! C'est la raison pour laquelle les *tech leaders* trouvent un intérêt à travailler avec OPTIC. En effet l'Eglise catholique, premier acteur mondial en termes d'éducation, de santé et de soins, est en mesure de donner une boussole pour retrouver son chemin. Et au sein de l'Eglise, l'Ordre des Prêcheurs est particulièrement attentif à ces questions. « *C'est cela faire de la veille !* » (p.41).

OPTIC sera la lanterne permettant à Diogène de trouver l'Homme qu'il recherchait tant (p.10).

1. Se poser les bonnes questions

Veiller, c'est tout d'abord se poser les questions explorées précédemment (ça tombe bien !):

- i. Quelles sont les nouvelles technologies ? (p.17) Il s'agit ici d'identifier les technologies émergentes, potentiellement révolutionnaires, pour anticiper les conditions éthiques qui doivent les encadrer (p.200)

Quel est notre rapport à ces technologies – responsable ou servile ?

Comment écrivons-nous notre Histoire ?

- ii. Quel monde, quelle société construisons-nous *réellement*, un rêve ou un cauchemar ?

Les nouvelles technologies contribuent-elles à notre sauvetage ou à notre naufrage ? (p.42)

- iii. Qu'est-ce que l'Homme ?

Quelle place occupons-nous dans la Nature, dans l'Univers, dans la Création ? (p.16)

- iv. Quel sens donnons-nous à nos existences ? Avons-nous Dieu pour horizon ? (p.37)

Je rappelle ici que c'est la question en gras ci-dessus qui constitue le principal axe de recherche et d'actions des efforts de la CNN et, plus généralement, des recherches en éthique numérique dans le monde académique et industriel.

2. « S'en faire » et ne pas « laisser faire » (p.15, 82)

Il s'agit bel et bien de « *s'en faire* » (p.15), i.e. de s'en inquiéter de ces questions, de s'y impliquer, pour bien rester maître de nos destins et ne pas le subir (I] 1)), pour construire un « monde meilleur » et non le « *Meilleur des Mondes* » (p.15, I] 2)), surtout dans un contexte de crise climatique sans précédent (p.15, 279).

3. Ouvrir les yeux (p.17, 82)

Dans les deux sens du terme :

- Ouvrir les yeux, c'est littéralement *la* condition nécessaire pour pouvoir porter un regard sur les événements qui méritent notre attention (II] 2)).
- Au sens figuré, c'est bien sûr se rendre compte de ce qui ne va pas et prendre notre destin en main.

4. Poser un regard sur les choix qui peuvent orienter le futur de l'humanité (p.51)

Des choix individuels ou en petits comités peuvent-ils vraiment orienter le futur de l'humanité ?

Oui, car n'oublions pas que les géants de la *tech* comme Apple ou Amazon détiennent « *entre les mains une puissance financière équivalent au PIB du Mexique ou des Pays-Bas* ». Lorsqu'ils investissent en R&D, ce sont « *des dizaines de milliards de dollars* » qui sont injectés. On comprend aisément que des projets de recherche bénéficiant de tels moyens sont susceptibles de produire des technologies dont l'impact sur l'humanité sera colossal.

Il est donc primordial de pouvoir porter un regard sur ces choix d'investissement et anticiper les conséquences de tels choix.

Les conséquences morales des choix des I.A.

Un autre domaine où l'anticipation paraît primordiale est celui des I.A. Ces logiciels sont des « *boîtes noires* » que nous sommes susceptibles, nous l'avons vu en I] 4), de laisser se substituer à nos propres facultés pour prendre des décisions. Or toute décision a des conséquences morales. Nous

avons donc la responsabilité d'anticiper les conséquences morales des décisions proposées par ces « *boîtes noires* » qui ne font que refléter, finalement, les valeurs morales et la vision du monde de leurs concepteurs (p.196, 200).

Anticiper les conséquences morales de ces choix de R&D et des décisions prises par les algorithmes se généralise au besoin vital « *d'anticiper les problèmes et les dilemmes moraux qui seront ceux de la société de demain* » (p.288).

III] Place à l'action

1. Après veiller, réveiller : devenir lanceur d'alerte

« *Si les prophètes d'hier sont les lanceurs d'alerte d'aujourd'hui* » (p.49)

Cette réflexion me paraît intéressante : quand je vois dans la presse qu'une personne n'a cessé de lancer l'alerte sur un sujet, est-ce que je le considère au même titre qu'un prophète de l'Ancien ou du Nouveau Testament, comme Amos ou Jean le Baptiste ? Et moi, puis-je me sentir prophète en devenant lanceur d'alertes ?

Lancer une alerte revêt un certain courage politique, car c'est prendre le risque d'être seul, sans susciter l'intérêt du public (« *une voix qui crie dans le désert* »), ou de s'exposer à la vindicte populaire ou au dénigrement des élites.

« *Avant tout ce livre est un wake-up call, un « réveillons-nous » tonique* » (p.17)

Eric Salobir nous réveille en lançant l'alerte, c'est le prophète que nous attendions !

2. Mettre de la sagesse, de la politique dans le monde des nouvelles technologies... qui est, par nature, émancipé de la politique

Pour l'auteur, la réponse à donner ces questions est claire. Il est urgent d'injecter de la politique dans le monde des nouvelles technologies pour lui conférer plus de sagesse (p.59). A noter que ceci n'est pas gagné d'avance car les *tech entrepreneurs* se sont la plupart du temps lancés dans les nouvelles technologies *précisément* parce qu'ils considéraient la technologie comme l'alternative la plus efficace à la politique pour changer le monde.

3. Prendre nos responsabilités (p.289)

« *Le monde sera ce que nous en ferons* ». Il y va de notre dignité humaine.

4. Être une passerelle entre science et foi (p.23)

Pour donner du sens et toucher au Divin (p.37).

IV] Un nouvel espoir

A partir du chapitre 7, et ce jusqu'à la fin de l'ouvrage, Eric Salobir passe en revue tous les domaines impactés par les nouvelles technologies, c'est-à-dire tous les domaines de la société humaine, ou presque :

- La gouvernance par les nombres et la crise de confiance dans la technocratie
- Le chargement d'un esprit humain dans un ordinateur
- Le monde du travail
- Les robots tueurs
- La guerre numérique
- La réponse des nouvelles technos au besoin d'être aimé
- La justice
- La *blockchain* ou la *ligne de crête* de la confiance dans la technologie
- La gouvernance par les algorithmes
- La médecine
- L'immortalité
- L'intelligence de l'intelligence artificielle
- La singularité
- La conquête spatiale

Pour chacune des technologies actuelles ou futures impactant les domaines listés ci-dessus, Eric Salobir s'attache à trier « *le certain, le probable, le plausible, l'in vraisemblable et l'impossible* ». Puis il en déduit les actions à mettre en œuvre ou, du moins, les pistes de réflexion à creuser. Bien qu'absolument passionnants, il serait vain de lister ici les fruits de cette riche réflexion. Si l'un d'eux vous intéressent, je ne saurais mieux vous recommander que de lire le chapitre en question, toujours succinct et percutant.

Je me proposerai donc simplement de lister ici les différentes lueurs d'espoir données par l'auteur, sur lesquelles nous pouvons déjà capitaliser pour que le monde prenne la bonne direction en matière de développement technologique et humain.

1. « Nous, les humains »

La crise écologique est la première fois que nous avons l'occasion de dire « *Nous, les humains* » (p.21 et 280). A vrai dire, l'horreur de la Seconde Guerre Mondiale avait initié une prise de conscience universelle de notre humanité partagée, de notre vulnérabilité face aux armements modernes, et avait suscité la création d'instances internationales garantes de la bonne entente des Etats comme l'Organisation des Nations-Unies. Cependant, depuis ce temps-là, l'imaginaire commun s'est surtout emparé des attaques extra-terrestres comme facteur de solidarité mondiale, fondée sur notre « droit

à survivre » commun. Aujourd'hui, la menace censée susciter une telle fraternité provient bien davantage des limites de l'exploitation industrielle de notre « maison commune ».

2. Ni ange, ni démon ! (p.51)

Sur les 143 milliardaires des nouvelles technologies, les 74 qui sont réunis à la Silicon Valley ne sont ni des requins, ni des agneaux, « *ni des vampires ni des enfants de chœur* ». C'est une chance ! Tous se sont lancés dans leur aventure entrepreneuriale, certes dans l'espoir de faire fortune bien sûr, mais aussi avec la conviction de tenir une innovation technologique qui sauvera le monde, sinon le rendra meilleur. « *Un curieux mélange de business attitude et de boy-scoutisme émerveillé* », comme le dit Eric Salobir, « *qui ne paraît pas vain* » (p.47). D'ailleurs, tous animent des actions philanthropiques « *à la hauteur de leur colossale fortune* » car « *ils sont en général soucieux d'une société plus juste et d'une redistribution des richesses* » (p.47-48). Encore une fois, c'est une chance, car ils pourraient rester complètement en dehors de ce terrain-là.

Il y a également les « *repentis* » des géants de la technologie, les anciens experts ou cadres supérieurs de ces grandes sociétés, qui reprochent à leur ancienne structure de ne pas en faire assez pour contrecarrer les effets néfastes – car ils existent – de leurs nouvelles technologies. A noter que ces mêmes personnes n'ont pas forcément investi les millions de dollars gagnés en travaillant pour ces sociétés dans des campagnes de lutte contre ces effets indésirables.

3. Leadership de l'Europe sur les questions éthiques (p.114)

Eric Salobir mentionne simplement la place prépondérante qu'occupe l'Europe dans ce domaine sans donner d'exemple précis. « *Pour toutes ces questions éthiques, l'Europe, il faut le souligner, non seulement n'est pas à la traîne, mais garde un leadership réjouissant sur des questions primordiales.* » (p.114)

A mon niveau, je pourrai en effet louer deux actions de l'Union Européenne en ce sens. Tout d'abord la RGPD [[Le règlement général sur la protection des données - RGPD | CNIL](#)] qui, sans toutefois aborder directement les grands changements liés aux nouvelles technologies, protège les personnes en fournissant un cadre de contrôle et d'action sur leurs données personnelles, qu'elles aient été enregistrées volontairement dans un formulaire ou automatiquement, à leur insu, par le système abordé. Ce cadre s'applique à tous les systèmes devant traiter des données de citoyens européens : sites web marchands ou non marchands, administrations, hôpitaux (avec la surcouche de protection liée aux données de santé), etc.

Ensuite, la volonté de l'Europe de ne pas recourir aux systèmes publics de reconnaissance faciale. En avril 2021, la Commission Européenne a proposé de bannir strictement tout système de reconnaissance faciale et, plus généralement, de reconnaissance biométrique qui serait effectuée à la volée. La reconnaissance faciale pourrait toutefois être appliquée en cas d'enquête pour enlèvements, meurtres ou menaces terroristes par exemple. Le Comité Européen de la Protection des Données, qui est l'institution faisant autorité sur les CNILs respectives des états membres, souhaitait aller plus loin en bannissant complètement ce procédé. Le texte proposé par la Commission Européenne doit encore être débattu au Parlement Européen ainsi qu'entre tous les Etats Membres.

4. Empowerment vs Replacement (p.120)

Depuis la création de la machine, qui se prolonge aujourd'hui avec la multiplication des robots industriels, la tendance est grande à considérer l'homme au travail comme un simple objet, toujours remplaçable par un autre objet plus performant et moins coûteux. Quand ce n'est pas un travailleur

étranger (migrant ou délocalisé), c'est une machine ou un robot qui le remplacera. Face à cette tendance déshumanisante du *replacement* de l'homme-objet, il y a heureusement l'initiative de l'*empowerment*, où l'homme n'est plus l'esclave ni la petite main de la machine toute puissante, mais où la machine est l'assistant du collaborateur humain, reconsidéré dans toute sa dignité au travail.

Je note ici avec plaisir que je partage exactement les développements économiques d'Eric Salobir de la p.116 à la p.122 et que nous aboutissons ainsi à une conclusion identique, à savoir que les professions indispensables à notre vie commune mais demeurant mal payées devraient être largement reconsidérées. Rappelons-nous le premier confinement pour endiguer l'épidémie de la Covid-19, période pendant laquelle la société toute entière dépendait notamment des caissières, des livreurs, des enseignants, des aides-soignants et des aides à domicile qui sont en contact direct avec l'humain, apportent du lien entre les personnes et sont pourtant si mal reconnues. Il est intéressant de noter que c'est à cette occasion qu'Eric Salobir propose un « *autre contrat social* » (p.122), la première fois qu'il emploie ce terme, la deuxième et unique autre fois étant à l'occasion des *smart contracts*, de la *blockchain* et de la question de la confiance comme nous l'avons vu au paragraphe I] 4.

5. **Ethique by design** (p.200)

Ce concept est à l'image de celui du *Privacy by design*, que l'on trouve dans le RGPD et dans toutes les sociétés technologiques qui « *markètent* » à outrance leurs initiatives respectueuses d'autre chose que du cours de leur action. Mais est-ce que ce concept existe vraiment ? Je n'en ai jamais entendu parler.

6. **OPTIC et les compagnies d'assurance** (p.221)

Il suffit de connaître quelqu'un parmi ses proches qui a eu une maladie importante (cancer, bouffées délirantes, spondylarthrites, infections rares nécessitant réanimation) pour s'être rendu compte que, même une fois guéri, sa vie n'est plus la même qu'avant. Non pas tant du point de vue des séquelles que les progrès de la médecine ont su limiter au maximum, quand il y a guérison, que du point de vue administratif. L'accès à l'assurance est devenu beaucoup plus difficile ! En effet, le modèle d'assurance en place met en œuvre un protocole très intrusif en matière d'accès aux données personnelles, prenant en compte des informations qui nous paraissent le plus souvent injustement discriminantes. Comme le dit Eric Salobir, ce constat doit « *engager toute la société dans le choix d'un modèle de solidarité et de valeurs partagées [...], éléments essentiels à la vie en commun dans une démocratie* » (p.221, deux fois). C'est ainsi qu'OPTIC a piloté un programme de recherche avec de grands assureurs européens et canadiens qui étaient « *conscients de leurs responsabilités* » et voulaient « *prendre part à la définition d'un cadre d'action respectueux des individus* » (p.221).

7. **Tech for Good** (hors livre mais dans l'un des interviews d'Eric Salobir !)

L'initiative *Tech for Good*, prise il y a trois ans par le Président de la République, consiste à rassembler les dirigeants des grands groupes mondiaux, à réfléchir avec eux sur l'usage de la technologie en vue du bien commun, puis à leur demander de s'engager pour que leurs pratiques concourent à bâtir une société plus juste.

IV] Conclusion : une perspective chrétienne

En synthèse, la dynamique qu'entretient l'Homme avec ses créations technologiques pourrait être représentée par le schéma suivant qui, comme vous pouvez le constater, peut tourner au cercle vicieux ou au cercle vertueux selon ce qu'on en fait !



Bien que les références à l'Écriture Sainte ou à la Tradition soient peu nombreuses (La Tour de Babel, Moïse et le Veau d'Or, Saint-Augustin, Pascal, le Pape François, une ou deux épîtres de saint Paul, un prophète de l'Ancien Testament) car s'adressant à un public qu'il ne veut pas voir fuir à la moindre suspicion de tentative d'évangélisation, Eric Salobir « *parle d'abord et toujours depuis [s]a foi* » (p.24).

C'est ainsi qu'Eric Salobir approche le monde des technologies avec la démarche ascendante suivante :

- 1) Evaluer la probabilité de réalisation des promesses et fantasmes nourris par les récentes avancées technologiques ;
- 2) « *Poser les questions éthiques, politiques, métaphysiques et spirituelles qui surgissent avec les nouvelles technologies* » (p.41) les plus sûres d'aboutir ou de voir le jour ;
- 3) Anticiper les conséquences éthiques de ces nouvelles technologies pour s'assurer qu'elles contribuent au sauvetage plutôt qu'au naufrage de notre humanité ;
- 4) Et finalement, puisque ces technologies impactent en profondeur notre manière d'être humain ainsi que nos sociétés, leur donner du sens et toucher au « *Divin* », cet horizon commun étanchant notre soif d'absolu.

Bref, réconcilier la Silicon Valley avec Dieu, de telle sorte que l'ouvrage s'intitule à raison « *Dieu et la Silicon Valley* » et non « *Dieu ou la Silicon Valley* ».

Dans sa conclusion (p.287-288), Eric Salobir propose même « *une approche biblique* », caractérisée par une « *surabondance du bien* », pour fonder éthiquement la construction d'une société mondiale, plaide pour une « *éthique des vertus* » avec, au premier rang, les vertus théologiques que sont la foi, l'espérance et la charité, et soutient qu'il faut suivre « *le Christ, de la création à la rédemption* », plutôt qu'une « *nature humaine quelle qu'elle soit* » pour garantir la pleine humanité de nos propres créations.

V] Divers

1. Impact de la Covid-19

Le livre a été publié juste avant le premier confinement. Toutefois, des interviews et articles d'Eric Salobir peuvent se trouver sur internet pour découvrir sa pensée sur ce phénomène. Selon lui, le confinement a accéléré la numérisation de l'économie et des modes de vie, a exacerbé les inégalités, et a mis en évidence la fragilité d'un système économique et social aux chaînes logistiques extrêmement étendues. Enfin, précisant qu'il faut du temps pour que les gens s'approprient une technologie au point d'inventer la vie qui va avec et de créer la culture de bonne utilisation, il en ira de même avec la généralisation de l'utilisation des moyens numériques, rappelant au passage que les nouvelles technologies constituent une révolution cognitive puisqu'elles modifient notre rapport au réel et notre manière de penser.

2. Le rêve américain ou le paradoxe des *tech-entrepreneurs*

Nos sociétés évoluant, Eric Salobir souligne que le rêve américain a changé. Du rêve simple et concret, mais extrêmement méritant, de voir son dur travail récompensé par avoir mis sa famille à l'abri du besoin, nous sommes passé au fantasme collectif que la réussite n'appartient qu'à quelques lucky guys qui vont trouver l'idée du siècle et, pourvu que les conditions soient réunies, casser la baraque avec leurs innovations de rupture. Le jackpot ! (p.47)

La Silicon Valley est l'incarnation même de ce changement de paradigme. Si la libre entreprise et le respect de la propriété privée ont été le moteur de l'économie américaine pendant des siècles et, dès lors, les conditions d'accomplissement du « vieux » rêve américain, ce sont ces mêmes conditions qui ont fait émergé depuis quelques décennies les milliardaires et millionnaires de la technologie en Californie et qui, paradoxalement, contribuent à une société à deux vitesses. D'un côté, vous avez les *happy few* qui « réussissent » et s'envolent à des hauteurs stratosphériques et, de l'autre, tous ceux qui travaillent péniblement et mourront médiocrement dans la pénombre. (p.58)

Ironiquement, tous ces entrepreneurs s'étaient à l'origine lancés dans leurs projets dans l'espoir de rendre le monde plus fluide, plus accessible à tous, plus transparent, bref, meilleur. Ce faisant, ils ont sans s'en rendre compte séparé les humains en deux sous-populations : celle de ceux qui savent lancer ou profiter des nouvelles technologies d'une part, et celle de tous ceux qui ne pourront jamais prendre le train en marche et resteront sur le quai d'autre part. (p.58)

3. Guerre : un glissement de vocabulaire (p.128 et 142)

On ne dit plus « tuer » mais « engager une cible », « déclarer la guerre » mais « mener une opération de [au choix : protection des civils, sécurité collective, maintien de la paix, assistance à un pays souverain, lutte contre le terrorisme] » !

Quel est l'enjeu de ce glissement de vocabulaire ? Ne pas tomber sous le couperet des lois de la guerre, très contraignantes, et ainsi échapper à la justice. Tous les coups sont alors permis ! Cyberguerre, guerre économique, guerre financière, guerre médiatique sont désormais notre lot quotidien, sans que nous nous en rendions compte. [L'état permanent de guerre évoqué dans 1984](#) par George Orwell en somme...

Et pour autant, nous étions en « guerre » contre la Covid-19...

4. Renoncer à l'aérospatiale (p.275-276)

Toutes les questions que je me suis posées sur l'aérospatiale et qui m'ont fait renoncer à une grande école d'ingénieurs dans ce secteur sont dans les pages 275-276 !!